

Émile Nelligan

Poésies complètes



BIBLIO • FIDES

ÉMILE NELLIGAN

Né à Montréal le 24 décembre 1879, Émile Nelligan est venu très tôt à la poésie puisque son premier poème paraît alors qu'il est encore jeune écolier. Il mène une vie de bohème, après avoir interrompu ses études. Il livre une vingtaine de poèmes à divers journaux et revues, dont certains sous un pseudonyme, entre 1896 et 1899, années au cours desquelles il compose l'essentiel de son œuvre qui paraîtra en 1904, sous le titre *Émile Nelligan et son Œuvre*, grâce à Louis Dantin. Hospitalisé d'abord à la retraite Saint-Benoît-Joseph-Labre (9 août 1899), il y reste jusqu'en 1925, alors qu'il est interné à Saint-Jean-de-Dieu, où il meurt le 18 novembre 1941. Sa fortune littéraire est exceptionnelle : dans la première moitié du siècle, on compte quatre éditions de son recueil, dont Luc Lacourcière donne, en l'augmentant de cinquante-cinq poèmes, une première édition critique en 1952. C'est en 1991 qu'il paraîtra chez Fides la grande édition critique en deux tomes des œuvres complètes du poète : *Poésies complètes 1896-1941*, par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, et *Poèmes et textes d'asile 1900-1941* par Jacques Michon.

POÉSIES COMPLÈTES

La poésie de Nelligan a fait l'objet d'une foule d'études et de commentaires jusqu'à nos jours. Les critiques s'entendent pour reconnaître la sensibilité extrême et le talent exceptionnel du poète et pour apprécier sa thématique et ses formes poétiques. À la fois romantique, parnassien et symboliste, Nelligan exploite à sa façon les thèmes majeurs de l'enfance, de la musique, de l'amour et de la mort. Il privilégie le poème à forme fixe, dont le sonnet et le rondel en particulier, mais aussi la chanson. Projetée le plus souvent dans le rêve, à la mesure des métaphores, des symboles et des rythmes musicaux, la parole de Nelligan atteint un lyrisme sans précédent : « La Romance du Vin » en est l'exemple parfait.

POÉSIES COMPLÈTES

ÉMILE NELLIGAN

ŒUVRES COMPLÈTES

I

Poésies complètes
1896-1941

*Nouvelle édition entièrement refondue
d'après l'édition critique de 1991*

*préparée par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski,
professeurs à l'Université d'Ottawa*

BIBLIO • FIDES

Couverture : © Laprés & Lavergne, Montréal ; © DGDesign/Shutterstock
Conception graphique : Gianni Caccia
Typographie et montage : Marie-Josée Robidoux
Epub : Claude Bergeron

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Nelligan, Émile, 1879-1941

Poésies complètes, 1896-1941

(Biblio-Fides)

ISBN 978-2-7621-3463-6 [édition imprimée]

ISBN 978-2-7621-3464-3 [édition numérique PDF]

ISBN 978-2-7621-3465-0 [édition numérique ePub]

1. Robidoux, Réjean, 1928-. II. Wyczynski, Paul, 1921-2008. III. Titre.

PS8477.E4A17 2012 C841'.4 C2012-940816-6

PS9477.E4A17 2012

Dépôt légal : 2^e trimestre 2012

Bibliothèque nationale du Québec

© Éditions Fides, 1991

La maison d'édition reconnaît l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition. La maison d'édition remercie de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). La maison d'édition bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA EN AVRIL 2012

AVANT-PROPOS

La présente édition reprend à l'état pur le produit essentiel de la grande édition critique des *Poésies complètes 1896-1941* d'Émile Nelligan, que nous avons publiée en 1991, au moment du cinquantenaire de la mort du poète. On trouvera donc ici strictement le texte établi, c'est-à-dire la résultante finale, le monument dépouillé comme il se doit de l'appareil d'échafaudages qu'impose toute entreprise de restauration. Il va sans dire que les lecteurs désireux de connaître les tenants et aboutissants de tout l'engagement sauront se reporter à l'édition critique elle-même.

R. R. et P. V.
août 1991

PREMIERS POÈMES

C'était l'automne... et les feuilles tombaient toujours

L'ANGÉLUS sonnait, et l'enfant sur sa couche de douleur souffrait d'atroces maux ; il avait à peine quinze ans, et les froids autans contribuaient beaucoup à empirer son mal.

Mais pourtant sa mère qui se lamentait au pied du lit, l'attristait encore plus profondément augmentait en quelque sorte sa douleur.

Soudain, joignant ses mains pâles en une céleste supplication, et portant sur le crucifix noir de sa chambre ses yeux presque éteints, il fit une humble et douce prière qui monta vers Dieu comme un parfum langoureux.

Et dehors, dans la nuit froide, les faibles coups de la cloche de la petite église voisine montaient tristement, elle semblait tinter d'avance le glas funèbre du jeune malade.

La chaumière, perdue au fond de la campagne, était ombragée par de hauts peupliers qui l'enveloppaient le lointain.

De belles montagnes bleues une à une se déroulaient là-bas, mais elles paraissaient maintenant plutôt noires, car les horizons s'assombrissaient de plus en plus.

Les oiseaux dans les bocages ne chantaient plus, et toutes ces jolies fauvettes qui avaient égayé le printemps et l'été s'étaient envolées vers des parages inconnus.

Les feuilles tombent et la brise d'automne gémit dans la ramure ; il fait sombre dehors ; mais ces tristesses de la nature, ces gémissements prolongés du vent, ne sont que les faibles échos de cette immense douleur qui veille au chevet du malade que Dieu redemande à la mère...

Onze heures sonnent à la vieille horloge de la chaumière ; l'enfant vient de faire un mouvement qui rappelle encore plus près de lui celle qui lui a prodigué ses soins pendant tant de jours et pendant tant de nuits.

Elle approche, défaillante, et écoute attentivement les paroles que le mourant lui murmure faiblement à l'oreille :

« Mère,... dit-il, je m'en vais... mais je ne t'oublierai pas là... haut... où... j'espère... de te retrouver un jour... ne pleure pas... approche encore une dernière fois le crucifix de mes lèvres... car je n'ai plus que quelques instants à vivre... adieu, mère chérie... tu sais la place où je m'asseyais l'été dernier... sous le grand chêne... eh bien ! c'est là... que je désire... qu'on... m'enterre... Mère adieu... prends courage... »

La mère ne pleure pas ; comme Marie au pied du calvaire elle embrasse sa croix,... souffre... et fait généreusement son sacrifice...

Cependant les feuilles tombent, tombent toujours ; le sol est jonché de ces présages à la fois tristes et lugubres ; dans la chaumière le silence est solennel, la lampe jette dans l'appartement mortuaire une lueur funèbre qui se projette sur la figure blanche du cadavre à peine froid, la vitre est toute mouillée des embruns de la nuit, et la brise plaintive continue à pleurer dans les clairières. La jeunesse hélas du jeune malade s'est évanouie comme la fleur des champs qui se meurt, faute de pluie, sous les ardents rayons d'un soleil lumineux.

Que la nature, les bois, les arbres, la vallée paraissent tristes ce jour-là, car c'était l'automne... les feuilles tombaient toujours.

Rêve fantasque

Les bruns chêneaux altiers traçaient dans le ciel triste,
D'un mouvement rythmique, un bien sombre contour ;
Les beaux ifs langoureux, et l'yprau qui s'attriste
Ombrageaient les verts nids d'amour.

Ici, jets d'eau moirés et fontaines bizarres ;
Des Cupidons d'argent, des plans taillés en cœur,
Et tout au fond du parc, entre deux longues barres,
Un cerf bronzé d'après Bonheur.

Des cygnes blancs et noirs, aux magnifiques cols,
Folâtaient bel et bien dans l'eau et sur la mousse ;
Tout près des nymphes d'or – là-haut la lune douce !
Vont les oiseaux en gentils vols.

Des sons lents et distincts, faibles dans les rallonges,
Harmonieusement résonnent dans l'air froid ;
L'opaline nuit marche, et d'alanguissants songes
Comme elle envahissent l'endroit.

Aux chants des violons, un écho se réveille ;
Là-bas, j'entends gémir une voix qui n'est plus ;
Mon âme, soudain triste à ce son qui l'éveille,
Se noie en un chagrin de plus.

Qu'il est doux de mourir quand notre âme s'afflige,
Quand nous pèse le temps tel un cuisant remords
– Que le désespoir ou qu'un noir penser l'exige
Qu'il est doux de mourir alors !

Je me rappelle encor... par une nuit de mai,
Mélancoliquement tel que chantait le hâle ;
Ainsi j'écoutais bruire au delà du remblai
Le galop d'un noir Bucéphale.

Avec ces vagues bruits fantasquement charmeurs
Rentre dans le néant le rêve romanesque ;
Et dans le parc imbu de soudaines fraîcheurs,
Mais toujours aussi pittoresque,

Seuls, les chêneaux pâlis tracent dans le ciel triste,
D'un mouvement rythmique, un moins sombre contour ;
Les ifs se balançant et l'yprau qui s'attriste
 Ombragent les verts nids d'amour.

Silvio Corelli pleure

Je ne suis qu'un être chétif :
Tout jeune, m'a laissé ma mère ;
Je vais errant et maladif :
Je n'ai pas d'amis sur la terre.

Seul soutien et seul compagnon
– Gagne-pain de mes jours très drôle –
Je n'ai qu'un rude violon,
Pour gîte, l'ombrage d'un saule.

Grand comme les cieux est mon cœur ;
Et bien que mon œil soit sans flamme,
Je lis dans la vie un bonheur
Comme lit le Christ dans notre âme.

Le soir, je veille au clair de lune
Jouant des airs tristes et vieux
Qui charment un oiseau nocturne
Ou consolent quelque amoureux.

Ainsi rêvant à l'avenir,
Je songe à mon printemps qui tombe ;
Mon passé n'est qu'un souvenir,
Mais, hélas ! il sera ma tombe.

Nuit d'été

Le violon, d'un chant très profond de tristesse,
Remplit la douce nuit, se mêle aux sons des cors,
Les sylphes vont pleurant comme une âme en détresse,
Et les cœurs des arbres ont des plaintes de morts.

Le souffle du Veillant anime chaque feuille ;
Aux amers souvenirs les bois ouvrent leur sein ;
Les oiseaux sont rêveurs ; et sous l'œil opalin
De la lune d'été ma Douleur se recueille...

Lentement, au concert que font sous la ramure
Les lutins endiablés comme ce Faust ancien,
Le luth dans tout mon cœur éveille en parnassien

La grande majesté de la nuit qui murmure
Dans les cieus alanguis un ramage lointain,
Prolongé jusqu'à l'aube, et mourant au Matin.

La Chanson de l'ouvrière

À Denys Lanctôt

Les heurs crèvent comme une bombe ;
À l'espoir notre jour qui tombe
Se mêle avec le confiant.

Pique aiguille ! assez piqué, piquant !
Les heurs crèvent comme une bombe.

Ici-bas tout geint, casse ou pleure ;
Rien de possible ne demeure
À ce qui demeurerait avant.

Pique aiguille ! assez piqué, piquant !
Ici-bas tout geint, oasse ou pleure.

Je suis lasse de cette vie,
Je veux dormir, ô bonne amie,
Laisse-moi reposer, assez !

Non, pique aiguille ! assez piquant, piqué !
Je suis lasse de cette vie.

Hâve par ma forte journée
Je blasphème ma destinée,
Feuille livide au mauvais vent ;
Un peu de sang sur mes doigts coule,
L'heure râle, pleure et s'écoule.
Ah ! mon pain me rend suffocant.

N'importe, pique aiguille ! piqué, piquant !
L'heure râle, pleure et s'écoule.

Pourquoi donc Dieu me rend-il malheureuse ?
Je suis très pauvre et je vis presque en gueuse.
Hélas ! la peine est un fardeau pesant.

N'importe, pique aiguille ! piqué, piquant !
Pourquoi donc Dieu me rend-il malheureuse ?

Tout dans l'abandon je le passe
Mon gagne-pain passe et repasse
Dans un seul même tournement.

N'importe, pique aiguille ! piqué, piquant !
Tout dans l'abandon je le passe.

Nocturne

à Denys Lanctôt

C'est l'heure solennelle et calme du silence,
L'Angélus a sonné notre prière à Dieu ;
Le cœur croyant sommeille en un repos immense,
Noyé dans les parfums languissants du Saint-Lieu.

C'est l'heure du pardon et de la pénitence,
C'est bien l'heure où l'on fait notre plus chaste aveu,
Où nos yeux ruisselants, pleurs de reconnaissance,
Retrouvent à la fin l'ardeur du premier feu.

Ô Soir si consolant pour mon cœur ravagé,
Soir de miséricorde au pécheur affligé
Qui demande à son Dieu la manne bienfaisante,

Pénètre de ton ombre une âme à la tourmente,
Recueillement subit du passé dans ton sein,
Pour qu'elle puisse avoir paix et joie au Matin.

Cœurs blasés

Leurs yeux se sont éteints dans la dernière Nuit ;
Ils ont voulu la vie, ils ont cherché le Rêve
Pour leurs cœurs blasphémants d'où l'espoir toujours fuit.
Ils n'ont jamais trouvé la vraie et bonne sève.

En vain ont-ils tué l'âme dans la débauche,
Il reste encore, effroi ! les tourments du Remords.
L'Ange blême se dresse et se place à leur gauche,
Leur déchire le cœur râlant jusqu'à la Mort.

Mélodie de Rubinstein

C'est comme l'écho d'un sacré concert
Qu'on entend soudain sans rien y comprendre ;
Où l'âme se noie en hachich amer
Que fait la douleur impossible à rendre.

De ces flots très lents, cœurs ayant souffert
De musique épris comme un espoir tendre
Qui s'en va toujours, toujours en méandre
Dans le froid néant où dorment leurs nerfs.

Ils n'ont rien connu sinon un grand rêve,
Et la mélodie éveille sans trêve
Quelque sympathie au fond de leurs cœurs.

Ils ont souvenance, aux mélancoliques
Accords, qu'il manquait à leurs chants lyriques
La douce passion qui fait les bons heurs.

Charles Baudelaire

Maître, il est beau ton Vers ; ciseleur sans pareil,
Tu nous charmes toujours par ta grâce nouvelle,
Parnassien enchanteur du pays du soleil,
Notre langue frémit sous ta lyre si belle.

Les Classiques sont morts ; le voici le réveil ;
Grand Régénérateur, sous ta pure et vaste aile
Toute une ère est groupée. En ton vers de vermeil
Nous buvons ce poison doux qui nous ensorcelle.

Verlaine, Mallarmé sur ta trace ont suivi.
Ô Maître tu n'es plus mais tu vas vivre encore,
Tu vivras dans un jour pleinement assouvi.

Du Passé, maintenant, ton siècle ouvre un chemin
Où renaîtront les fleurs, perles de ton déclin.
Voilà la Nuit finie à l'éveil de l'Aurore.

Béatrice

D'abord j'ai contemplé dans le berceau de chêne
Un bébé tapageur qui ne pouvait dormir ;
Puis vint la grande fille aux yeux couleur d'ébène,
Une brune enfant pâle insensible au plaisir.

Son beau front est rêveur ; et, quelque peu hautaine
Dans son costume blanc qui lui sied à ravir,
Elle est bonne et charmante, et sa douce âme est pleine
D'innocente candeur que rien ne peut tarir.

Chère enfant, laisse ainsi couler ton existence,
Espère, prie et crois, console la souffrance.
Que ces courts refrains soient tes plus belles chansons !

J'élève mon regard vers la voûte azurée
Où nagent les astres dans la nuit éthérée,
Plus pure te trouvant que leurs plus purs rayons.

Quelqu'un pleure dans le silence

Quelqu'un pleure dans le silence
Morne des nuits d'avril ;
Quelqu'un pleure la somnolence
Longue de son exil ;
Quelqu'un pleure sa douleur
Et c'est mon cœur !

Je sais là-bas une vierge rose

Je sais là-bas une vierge rose
Fleur du Danube aux grands yeux doux
Ô si belle qu'un bouton de rose
Dans la contrée en est jaloux.
Elle a fleuri par quelque soir pur,
En une magique harmonie
Avec son grand ciel de pâle azur :
C'est l'orgueil de la Roumanie.

MOTIFS POÉTIQUES

Le Jardin de l'Enfance

« Clavier D'Antan »

« Villa D'Enfance »

- [After Snowden: Privacy, Secrecy, and Security in the Information Age pdf](#)
- [download Animation from Pencils to Pixels: Classical Techniques for the Digital Animator](#)
- **[click Foundation and Empire \(Foundation, Book 2\)](#)**
- [read The Perfect Scoop: Ice Creams, Sorbets, Granitas, and Sweet Accompaniments](#)
- [download The Power of Latino Leadership: Culture, Inclusion, and Contribution book](#)
- [The Last Tsar: The Life and Death of Nicholas II pdf, azw \(kindle\), epub](#)

- <http://www.freightunlocked.co.uk/lib/After-Snowden--Privacy--Secrecy--and-Security-in-the-Information-Age.pdf>
- <http://qolorea.com/library/Shopaholic-Ties-the-Knot--Shopaholic--Book-3-.pdf>
- <http://sidenoter.com/?ebooks/Structural-Engineering--A-Very-Short-Introduction.pdf>
- <http://sidenoter.com/?ebooks/The-Perfect-Scoop--Ice-Creams--Sorbets--Granitas--and-Sweet-Accompaniments.pdf>
- <http://www.shreesaiexport.com/library/Real-Encounters--Different-Dimensions-and-Otherworldy-Beings.pdf>
- <http://deltaphenomics.nl/?library/The-Last-Tsar--The-Life-and-Death-of-Nicholas-II.pdf>